

Sb. F.
als Prof.



1742.

Leitzkau



4

L É
POT DE CHAMBRE
C A S S É,
TRAGÉDIE POUR RIRE,
OU
COMÉDIE POUR PLEURER,
DEDIÉE

À UN HABITANT DE L'AUTRE MONDE ;

*Avec un Discours préliminaire sur l'excellence des
nouvelles Découvertes en Poésie.*

Représentée pour la première fois à RIDICULO-
MANIE, Capitale du grand Royaume de
BAVARDISE, à l'occasion du Mariage du Génie
POMPON & de la Fée CLINQUANTINE, le
12 de la Lune du Verseau, remise au Théâtre
le 19 de la Lune de l'Ecrévisse, l'an 30, depuis
le renouvellement de l'Orthographe.

Par ENLUMINE DE METAPHORINVILLE, Grand
Colifichetier de la Fée BRILLANTE.



À RIDICULOMANIE,

Chez Georges l'Admirateur, rue de la Raison
perdue, à l'Enseigne de l'Antithèse.

Avec Approbation & Privilège du bon goût.

1. Edition
POT DE CHAMBRE
C A S E I
TRAGEDIE POUR
ou
COMEDIE POUR
DIE

Ridendo dicere verum, quid vetat ?

Avec un Discours préliminaire sur le caractère des
nouvelles Comédies en France
Requêtes pour le privilège des
MARI, Capitaine du grand vaisseau de
HAVARDIS, à l'occasion du Mariage de
Ponsard & de la Fée CINQUANTE, dans
le Palais de Vénus, tenu au Théâtre
de la Comédie Française, le 20
le dimanche 20
PAR
L'Imprimeur de la Comédie Française

A RIDICULOMANIE
C'est le genre de la Comédie, qui se
parle à l'usage de l'Amour

avec des actions & des faits de son genre





EPITRE DEDICATOIRE

A L'OMBRE
DE MOLIERE.



*Anes admirables du Pere du
vrai Comique, Ombre encore
redoutable au ridicule & chère à
l'enjouement, divin Moliere,
j'ose t'adresser aux Champs Elisées un
hommage sincere & légitime, & soumettre
à ton jugement une espèce bizarre de Dra-
me, qui ne peut être digne de toi que
par le motif qui me l'a fait entreprendre.
Mais s'il est possible que les vœux & les
productions des Mortels puissent pénétrer
jusqu'au séjour agréable que tu habites
sans doute, garde-toi de venir m'en assu-
rer, & de quitter un seul moment tes plai-
sirs délicieux pour me blâmer ni m'approu-*

A ij

ver. Depuis que j'ai vû de mes propres yeux le grand Ninus venir par deux différentes fois effrayer tout le monde & faire même désertier aux plus intrépides les lieux où il faisoit ses apparitions , j'avouerais franchement que j'ai grand' peur des Revenans : autrefois je faisois l'incrédule , je tranchois de l'esprit fort ; mais enfin il faut bien se rendre à de tels Prodiges , & se conformer aux différentes façons de penser du modèle de ce Siècle en Poësie , en Prose , en Physique & Métaphysique , en Morale & en Sentimens.

Mais quoi , je tremble déjà ! je crois apercevoir ton Ombre ; il me semble la reconnoître à cette Critique aussi aimable que solide qui t'accompagnoit toujours ! mais au lieu des jeux & des ris qui voltigeoient autour de toi , lorsque tu faisois les délices de la Terre , la colere & le dépit éclatent dans tes yeux , tu saisis mon Manuscrit ; tu veux le mettre en pièces... Arrête , chere Ombre ! c'est sans doute le titre de l'Ouvrage qui t'irrite ; tu veux me punir d'avoir l'audace de t'offrir une Tragédie ! ar-

§

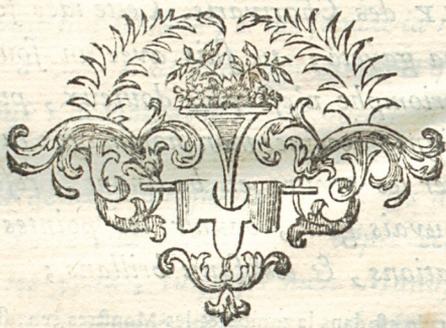
rête , te dis-je ; & ne te méprends pas à ce titre ! Les choses sont bien changées depuis que tu nous a abandonnés ; tout est aujourd'hui sans dessus dessous : pourrois-tu donc ignorer que la Tragédie est l'unique moyen de réussir à présent dans le Comique ; que si le grand CORNEILLE , le tendre RACINE ; le touchant LULLY revenoient avec toi dans le monde , votre besogne seroit toute différente. Tu ne ferois que des Tragédies , RACINE que des Comédies ; CORNEILLE des Balets bouffons pour l'Opéra , & LULLY des Charivaris. Cette idée folle te rend ta gayeté ; tu fuis avec un sourire ! mon triomphe n'est plus douteux , puisque tu daignes accepter mon hommage : tu sçus corriger les mœurs en badinant , réformer le mauvais goût , bannir les pointes , les affectations , & les faux brillans ;

Hercule est dans la tombe & les Monstres renaissent ;

Puissai-je à ton exemple obtenir les mêmes Victoires ! Engager les Auteurs Tragiques à ne plus nous faire rire , les Comiques à ne plus nous faire pleurer , & le

A iij

Public à juger de l'Ouvrage par l'Ouvrage même & non par la réputation de l'Auteur ; à ne pas se laisser subjugué par la mode & par la cabale , enfin à ne plus se deshonoré , en applaudissant à tort & à travers toutes les nouveautés monstrueuses , qui vont remettre les Beaux-Arts dans le Cahos dont les Hommes Illustres qui vivoient avec Toi , ont eu tant de peine à les tirer.





DISCOURS PRELIMINAIRE.



Our se conformer aux règles de la raison & de tous les Arts , il faudroit sans doute une Préface comique à un Ouvrage bouffon ; mais dans un siècle où rien n'est trouvé beau , s'il n'est déraisonnable ; où rien ne plaît s'il n'est bigarré ; dans un siècle où l'on ne devient célèbre qu'en s'écartant de tous les principes établis & respectés dans tous les Arts , par les Grands Maîtres qui y ont excellé ; dans un siècle où l'on méprise les règles par ignorance , où l'on les viole par air de mode , où l'on confond tous les Genres par stérilité ; où l'esprit étouffe le bon sens sous la foudre & les éclairs ; dans un siècle en un mot où celui qui fait le plus de bruit est celui-là précisément qui est le plus applaudi ; je veux à mon tour tâcher de plaire par la bigarrure , ou en criant comme les autres , &

A iiiij

en prenant le ton sérieux & réfléchi, où il ne faudroit que du badin & du léger. Sitôt que les Comédies Larmoyantes ont été goûtées, qu'elles ont banni le ton de la bonne Comédie établie par MOLIERE imitée par REGNARD, suivie par BREUYS; DUFRESNI, DANCOURT, LE SAGE (*) & autres petits esprits qui ont mieux aimé ne passer que pour des imitateurs amusans, plutôt que d'aspirer au grand nom de génies créateurs; il falloit nécessairement que le goût de la Tragédie changeât en même tems & qu'on y réussit sans attendre, ni intéresser le cœur: mais ce n'étoit pas assez pour que le triomphe de Momus fut complet; il falloit encore des Tragédies pour rire, comme des Comédies pour pleurer. Aussi l'Auteur de la *Métromanie*, autre esprit borné comme ceux que je viens de nommer, prédit il dans cette Pièce ce Phénomène Littéraire, & en donna-t-il jusqu'au Titre, si sérieusement rempli depuis dans cette plaisante Tragédie ** jouée avec tant d'empressement, sur tant de différens Théâtres.

A la vérité le Chef-lieu du Théâtre François n'a pas encore adopté ce nou-

(*) On a eu attention de ne nommer ici aucun Auteur vivant, quoique plusieurs méritassent de l'être.

** La mort de Bucephale.

9
veau Monstre : mais il faudra bien qu'il y soit naturalisé ; car il n'est pas possible que la recette se soutienne longtems avec ces froides Pièces qui ne gardent de la Tragédie que le nom ; qui ne font ni rire ni pleurer ; qui n'éblouissent que par leurs vieilles guipûres & leurs diamans de Stras ; qui ne sont que les excressences du Poëme Epique ; pour qui enfin la ronique seroit un remede plus spécifique qu'il ne l'est ordinairement pour l'hydropisie.

Je ne doute pas que les Juges éclairés qui sont chargés du culte de ce Temple des Muses ; eux dont le bon goût se voit démenti tous les jours par les jugemens bizarres , imprévus, & inconséquens du Public, n'eussent fait un accueil favorable à cette Tragédie , & ne l'eussent regardée comme très-capable d'attirer la foule chez eux. Mais plusieurs raisons décisives m'ont empêché de porter mes vues si loin ; ne fut-ce que les obstacles qu'il faut surmonter pour y parvenir ; car personne n'ignore qu'on ne pénètre dans ce sanctuaire qu'à force de soumissions , de courbettes , de patience , & qu'après bien des difficultés , des peines , & des tracasseries , & qu'on n'y peut réussir sans le secours d'une cabale puissante.

Les dangers de l'impression, quelques

grands qu'ils soient, n'approchent pas de de ceux-là. On y est jugé par la réflexion, qui à la vérité décide plus sûrement; on la séduit avec plus de peine: mais si le jugement est plus sévère, il est toujours plus équitable, & la punition n'est jamais ni si cruelle, ni si publique, ni si humiliante. J'ai d'ailleurs été encouragé & rassuré par plusieurs personnes de goût, qui ayant entendu la lecture de ma Pièce, ont souhaité d'en avoir des copies pour s'amuser à la représenter à la Campagne; amusement qui est aujourd'hui si fort à la mode, auquel on passe son tems avec plus d'utilité & d'avantage qu'au Médiateur ou à la Comète; il meuble l'esprit de mille pensées brillantes, & le cœur des plus beaux sentimens.

Je ne m'attacherai point à faire d'avance l'apologie de cette Pièce: il me suffira de dire que j'ai tâché en la composant de suivre les routes nouvelles que m'ont donné les Beaux Esprits à la mode. D'abord le sujet en est pris d'une Histoire peu connue, & que j'ai entièrement falsifiée; ce qui est fort commode; parce qu'on évite par là la difficulté de peindre les Héros tels que l'Histoire, la Fable ou la Tradition nous les représentent; parce qu'on imagine à sa fantaisie des caractères fictices qui n'ont

jamais existé ni pût exister. J'en pris l'idée dans un vieux Manuscrit composé par un des premiers Troubadours de la Cour de RENE' D'ANJOU *Roi de Sicile*, dont un Bel Esprit d'une Académie nouvelle prépare une traduction ornée de remarques très-sçavantes & très-curieuses. On jugera mieux alors des changemens que j'ai faits à mon original.

J'ai eu grand soin ensuite de ne pas m'assujettir aux règles de la vraisemblance, ni dans les caracteres, ni dans les événemens. La vraisemblance n'est qu'une traîtresse qui gêne trop, qui ne porte avec elle que des entraves dont elle embarrasse, retient, rétrécit le génie, & par qui nous avons été privés jusques ici de mille beautés transcendantes, dont l'imagination sans frein nous enrichit tous les jours. Qu'est-il besoin en effet qu'il n'y ait qu'une action dans une Pièce; qu'elle se passe dans un seul jour & dans le même lieu; que tout se suive & soit lié; qu'on ne tienne point de discours déplacés, & que l'esprit ne brille jamais aux dépens du sentiment; qu'enfin un Héros soit tel à la fin de la Pièce qu'au commencement? Secouons les préjugés en Poésie comme nous les avons subjugués en Philosophie. Pourvû que nous excitions la curiosité, la surprise,

l'admiration ; qu'importe du reste ? Laissons le radoteur ARISTOTE, le bènêt HORACE, le pésant D'AUBIGNAC, le pédant DESPREAUX, chercher, indiquer les causes & l'effet du plaisir que font les beaux Poëmes. Pourquoi nous renfermer dans le cercle étroit de leurs idées bornées ? Prenons l'effor dans les airs & à travers les champs. Nous ravissons nos Spectateurs ; nous les pétrifions par nos sublimes métaphores, nos grands mots, nos événemens imprévûs & inconcevables ; nous leur ôtons la force de critiquer, & ne leur laissons que celle d'applaudir ; nous faisons la fortune des Comédiens & les plaisirs de ceux qui savent tout sans avoir jamais rien appris ; que veut-on de plus ? Ceux qui nous blâment ne sont que des sots & des envieux. Ne vaut-il pas mieux se divertir au sein de l'extravagance qu'au sein de la raison ? L'une est bien plus douce & plus réjouissante que l'autre.

La duplicité d'action est très-marquée dans cette Tragédie ; car le POT étant cassé, & PROPET tué, en voilà une finie ; mais il en renaît aussitôt une autre par le retour subit de MORDAUCUL. L'Héroïne, sortie moitié heureusement & moitié malheureusement du premier péril, retombe aussi-tôt dans un second bien plus

triste. C'est peu d'avoir perdu le bien qui lui étoit si précieux parce qu'elle le tenoit d'un Amant adoré ; elle est encore en situation de perdre l'Amant lui-même. Il falloit bien au moins ces deux actions pour un seul acte : j'aurois eu matiere pour cinq bien completes, si j'avois eu prétention aux cinq actes. Mais comme c'est par la malice d'un de ces Etres Tout-puissans qui, au grand scandale de la raison, * se sont pompeusement mis en possession depuis quelque temps, de tous les Théâtres, que la Princesse & son Amant sont réduits à la plus fâcheuse extrêmité ; il falloit nécessairement un Dieu dans la machine pour les tirer d'intrigue, & un Dieu plus puissant que les Fées & le Destin même. Tout est merveilleux dans cette Pièce, exposition, nœud, denoûment, jusques à la richesse des habits. Il ne lui manqueroit qu'une Musique brillante sans choix, sçavante sans délicatesse, harmonieuse sans mélodie ; pour en faire un Opéra magnifique. Quelle féconde matiere pour des Accompagnemens délicieux, lorsque la Princesse est majestueusement assise sur son *Trepied* favori, lorsque *Propet* met en fuite avec tant de subtilité les Gardes qui osoient l'ap-

* La raison & le goût, loin de se scandaliser, applaudiroient avec joye, s'il naissoit de cette Féerie, des morceaux aussi agréables, aussi séduisants, & aussi délicats que l'incroyable O R A C L E.

procher pour le saisir ! Quel champ fertile pour des Ballets caractéristiques & des Pantomimes voluptueuses, pour des Airs & des Symphonies singuliers & surprenans, surtout lorsque les *Gadoarts* vainqueurs s'applaudiroient de leur triomphe ! Leur danse vaudroit bien les chansons des Grenouilles. Le Musicien ne seroit-il pas forcé de convenir que jamais Poëte, jamais Ecrivain, pas même le Gazetier d'Hollande, n'auroit plus vivement, ni plus noblement échauffé sa riante imagination, & ne lui auroit ouvert une plus vaste carrière ?

L'unité de temps & de lieu n'est pas mieux observée que celle d'action ; car il n'est gueres possible que tant d'évenemens imprévus arrivent dans le même jour ; & il n'est du tout point naturel que la Princesse continue sa conversation dans un lieu qui vient d'être si indignement souillé par le Prince Propet. Pour les autres *invraisemblances*, les contradictions dans les caractères, les irrégularités & les disparates dans le dialogue, & autres beautés du temps, tout le monde les sentira sans doute, & rendra justice à l'art avec lequel est manié le rôle de la Confidente, qui élevée dans une Cour polie, favorite d'une grande Princesse, & peut-être fille de qualité, ne parle ordinairement qu'avec une familiarité insolente, & un langage des

Halles ; qui tantôt n'est qu'une buze, & bientôt est une fille très-spirituelle, tour à tour poltronne & hardie, fiere & rampante, bavarde & raisonnable. On pourroit presque reprocher à certaine *Baronne* & à certaine *Comtesse* qui ont paru dans le monde avec éclat, d'avoir pris le ton de cette Suivante, si l'on n'étoit sûr d'ailleurs qu'il n'y a pû avoir aucun commerce entr'elle & ces Dames. Il vaut mieux croire que les Beaux Esprits se rencontrent souvent.

On sera encore plus convaincu de cette vérité en lisant cet Ouvrage ; car m'étant attaché avec un soin extrême à la versification comme à la partie la plus essentielle & qui seule aujourd'hui fait tout les succès au Théâtre, on m'a fait voir que les vers que je croyois les plus beaux & les plus heureux, étoient presque mot pour mot épars dans les plus belles Tragédies anciennes & modernes : on m'en a fait voir de plus de quarante Pièces différentes. Que l'on juge de ma surprise & de mon désespoir à cette nouvelle affommante ! Quel admirable coup de Théâtre ! Quel parti prendre ? Il falloit pourtant renoncer à un Chef-d'œuvre tout fait, ou le recommencer. Quelle situation pour un Auteur qui a sué sang & eau ! Un citoyen benin, aussi bon pere que bon mari, obligé de prononcer un arrêt de mort contre sa fem-

me, ou contre son fils unique, n'est pas sans doute dans un plus grand embarras. Un ami charitable a sçu m'en tirer sans assassiner personne. Il m'a prouvé clairement, par cette singuliere rencontre, combien mes vers étoient excellens, puisqu'ils étoient consacrés par l'admiration générale & non interrompue, ou de plusieurs années, ou du moins d'un grand nombre de représentations; & flattant en même temps une vertu peu commune parmi Messieurs les Auteurs, mais dont j'ose me piquer (la modestie) il m'a fait comprendre qu'en faisant imprimer d'un caractère différent les vers que d'autres avoient faits avant moi, on n'auroit rien à me reprocher, & que mon Ouvrage ne perdrait rien de sa beauté; qu'au contraire tous ceux qui y trouveroient quelque'un de leurs vers, ou des Auteurs qu'ils adorent, seroient intéressés à le prôner & à le faire vendre; car les Poëtes ne pouillent pas l'éloge des productions d'autrui jusques à les acheter. J'ai suivi ce conseil, & j'ai fait imprimer en lettres italiques tout ce que je n'avois composé qu'en second; non que j'ose assurer que je sois le premier Auteur de tout ce qui est d'un autre caractère. Dans une seconde Edition j'aurai loin de prendre la même précaution pour tous les vers

vers qu'on pourroit encore revendiquer ; ce qu'on pourra me faire sçavoir par les voyes ordinaires des Gazettes, Journaux & Mercurès. Cependant ce qui prouve mon innocence & ma bonne foi dans ces plagiats involontaires, c'est qu'on trouvera ici beaucoup de vers de quelques Pièces nouvelles, qui ne sont pas encore imprimées, & que je n'ai jamais vû représenter.

On ne manquera pas sans doute d'observer encore avec quel soin & quelle attention j'ai placé des Sentences & des Maximes, même en bien des endroits qui en auroient le moins exigé ; comme dans les grandes douleurs, dans des récits, dans ces momens critiques qui demandent plus d'action que de paroles, enfin par-tout où j'ai cru que je me serois attiré des *brouhaha* à la représentation, & un battement de mains, que l'Acteur n'auroit pas manqué d'annoncer & de mandier en s'avancant avec affectation au bord du Théâtre, en ménageant ses tons de loin pour finir par trois ou quatre grands coups de voix déplacés, qui jettent la pensée & le vers à la tête de l'Auditeur surpris, puis s'arrêtant tout court pour jouir du flatteur carrillon dont il vient de donner le signal. Avant que l'art de réciter sur le Théâtre fût parvenu à sa perfection, on avoit vû des Ac-

teurs qui faisoient la sottise de se tuer à force de crier pour faire valoir leurs Rolles : les Comédiens d'aujourd'hui ne veulent pas céder à leurs anciens ; il n'est point de Pièce nouvelle , favorisée d'un de leurs regards complaisans , où ils n'affrontent hardiment l'esquinancie & la pleurésie.

Enfin j'espère que cette Pièce produira le double effet que j'ai annoncé. *De tout on a mis* pour cela. Mauvaises plaisanteries , fades allusions , expressions triviales , pointes rondes , jeux de Théâtre amusans , bas comique , &c. que faut-il de plus pour faire pleurer ? Sentimens nobles & délicats , pensées sublimes , discours pathétiques & touchans , situations intéressantes , morts malheureuses & imprévuës , que faut-il de plus pour faire rire ? J'aurois du peut-être moins promettre dans mon Titre ; n'en prendre qu'un vague , qui n'annonçât rien moins que l'espèce de l'Ouvrage ; mais il est quelquefois de notre intérêt de ne pas nous attacher trop servilement à nos Modèles.

Au reste , si ceux qui auroient envie de placer cette Pièce parmi celles qu'ils honorent de leur déclamation & de leur jeu , la trouvoient trop difficile pour l'exécution de certains lazzi nouveaux & charmans , chacun peut les supprimer ou les arranger

à son gré. J'ai voulu laisser sur le papier
 toute l'action dans sa force & sa vérité,
 pour suppléer au défaut de l'illusion théa-
 trale. Mais il sera facile de la représenter
 de façon que ni les nez, ni les yeux des
 Spectateurs n'en soient point offensés.





A C T E U R S.

LA PRINCESSE FOIRANTINE , Veuve du Prince Foirantin.

LE PRINCE MORDAUCUL , Amant de la Princesse.

LE PRINCE PROPET , autre Amant de la Princesse.

MERDINE , Confidente de la Princesse.

CHIANLIT , Capitaine des Gardes de la Princesse.

L'ENFILE' , Valet de Chambre de la Princesse ;
GARDES de la Princesse.

SOLDATS du Prince Propet.

L'AMOUR , avec sa Suite.

*La Scene est dans le Palais de la Princesse
Foirantine , à Angers.*



LE POT DE CHAMBRE

CASSE,

TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE seule. *Elle entre sur le Théâtre toute effrayée, sortant de son lit; elle est en Pet-en-l'air & en Cornette de nuit.*



Hantôme injurieux qui troubles mon repos,

Ne recommence plus tes insolens propos;

De quoi te mêles-tu de critiquer ma vie?

Je suis veuve; je veux vivre à ma fantaisie.

Je ne t'ai point tué; que me reproches-tu?

Ne puis-je m'enflammer sans blesser ma vertu?

Mais, quoi, le front me suë, & je suis hors d'haleine!

Mon ame, en ce sommeil, a trouvé tant de peine;

Qu'elle est émuë encor de colere & d'horreur.

Hola, quelqu'un....

S C E N E II.

LA PRINCESSE, MERDINE, *toute esfarée, & en deshabilité comme la Princesse.*

MERDINE.

EH bien ! j'y cours . . . Quelle vapeur
Vous a fait devancer le réveil de l'Aurore ?
 Madame , *je croyois que vous dormiez encore.*

LA PRINCESSE.

N'as-tu pas entendu , quand j'ai parlé tout haut ?
Je viens de m'éveiller tout-à-l'heure en sursaut ;
Après la vision la plus mélancolique.
 C'est un avant-coureur de quelque coup tragique.
Mon esprit est troublé du rêve que j'ai fait.

MERDINE.

Bon , pure vision ; chimere sans effet !
 Oh , que voilà d'allarme & du bruit pour des songes !
 Là , tranquillisez-vous , tous songes sont mensonges.
 Vous faites , je ne sçais , quel galimatias . . .
 Si le Diable venoit . . .

LA PRINCESSE.

Paix . . . il ne viendra pas.

M E R D I N E.

A raconter ses maux souvent on les soulage ;
Faites-moi cette histoire : allons , prenez courage ;

L A P R I N C E S S E.

Merdine , tu connois ce Présent si charmant ,
Qu'en partant me laissa le Prince mon Amant ;
Ce don si précieux , gage de sa tendresse ,
Ce trésor qui depuis fait toute ma richesse ;
Ce Bijou , *se souvent témoin de mes soupirs* ,
Le Confident secret de mes plus doux plaisirs ;
Que j'ai toujours chéri comme un autre lui-même ;
Ce Pot de Chambre enfin qu'il m'a donné , que
j'aime ;
Tu le connois , Merdine

M E R D I N E.

Eh , vraiment , je le dois ;
Puisque par jour au moins je le vuide dix fois ,

L A P R I N C E S S E.

Je commençois à peine à cligner la prunelle ;
A peine je venois d'éteindre ma chandelle ,
(Car avant de dormir je la souffle toujours ,)
La nuit étoit à peine au milieu de son cours ;
Un bruit affreux soudain chez moi se fait enten-
dre ;

Tout tremble , tout paroît se briser & se fendre ;
J'entends des cris , des pleurs & des gémissemens ;
Des serpens de l'effroi , j'entends les sifflemens ;

*Bref, après tous ces cris d'horreur & d'épouvante ;
 A la pâle lueur d'une lampe mourante ,
 Je vois un Spectre affreux s'élever d'un tombeau ;
 Tenant entre les mains un lugubre flambeau :
 Dieux , c'étoit mon époux mort depuis une année !
 D'un panache flétri sa tête étoit ornée ;
 Il sembloit que de sang tout son teint se couvrit ;
 Et sa bouche étoit morte encor qu'elle s'ouvrit.
 Le dépit , le courroux sur son front étincelle ;
 Il visite partout , jusques dans ma ruelle ;
 Il tourne autour du Pot , la rage dans les yeux ;
 Il pâlit à sa vuë , & , d'un ton furieux ,
 Perfide , me dit-il , au mépris de ta gloire ,
 Tu trahis donc ainsi mon nom & ma mémoire ?
 Ton époux est outré de tes feux insolens ;
 Plus les nœuds sont sacrés , plus les crimes sont
 grands ;
 Je connois tes erreurs , je les rappelle toutes.
 Le Prince Mordaucul t'adore , & tu l'écoutes ;
 Son Pot est à tes yeux le plus grand de tes biens ;
 Tu chéris les présens , tu méprises les miens.
 Où donc est la Seringue & la Chaise-percée ,
 Que dans mon Testament ma flamme t'a laissée ?
 Contre un vil Pot de Chambre as-tu pû les chan-
 ger ?
 Tremble , perfide femme. Oui , je viens me vanger.
 Encor si je voyois ton repentir sincere ,
 Je pourrois m'écrier , étouffant ma colere ,*

*Du devoir il est beau de ne jamais sortir ;
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.
Tu n'as rien à répondre... Ah c'est trop... Il s'ap-
proche ;*

*Et tirant aussitôt un marteau de sa poche ,
D'une main vigoureuse il veut frapper mon Pot :
Immobile , glacée , & n'osant dire mot ,
J'avois jusques alors écouté ses menaces ;
Mais voyant le danger , je vole sur ses traces ,
Je pensois l'arrêter... Le Phantôme odieux
Me renverse à ses pieds & le brise à mes yeux.
Je vois briller l'éclair ; je sens trembler la Terre ;
Et le songe fruit par un coup de tonnerre.
Je m'éveille à ce coup , & tremblante , je cours
A mon cher Pot de Chambre objet de mes amours :
Il m'a servi d'autel ; jamais nul sacrifice
Ne fut offert aux Dieux avec plus de délice ;
Et combattant ainsi ce pronostic mortel ,
J'ai forcé le tombeau de céder à l'autel.
Voilà quel est mon songe... Eh bien , dis , que t'en
semble ?*

*Parle-moi sans détour...
M ERDINE , quia écouté le récit du songe tou-
jours dans la même posture d'effroi , ouvrant de
grands yeux & la bouche béante.*

*Moi , je dis que je tremble.
... LA PRINCESSÉ.
Conçois-tu quels sujets de trouble & de terreur ?*

M E R D I N E :

Ma foi , je n'en sçai rien ; vous m'avez tant fait
peur

Que je n'ai rien compris à tout ce verbiage ;
Vous me parliez d'éclairs...

L A P R I N C E S S E .

Epouvantable image !

*Eloignez-vous , fuyez... Mon Amant en ces lieux
Ne sera pas longtems sans paroître à mes yeux ;
Je l'attends aujourd'hui : quelle sera ma joye !
Va me chercher mon Pot , il faut que je le voye ;
Je veux me dissiper un moment avec lui ;
Je ne l'ai point encor étrenné d'aujourd'hui. (*)*

M E R D I N E .

Eh , comment contenter le desir qui vous presse ?
Ne m'avez-vous pas dit qu'on l'avoit mis en pièce ?
Qu'un Mort l'avoit cassé ? . . .

L A P R I N C E S S E .

Te moques-tu de moi !

Je n'ai jamais rien vû de si bête que toi,

M E R D I N E .

L'Esprit ne s'apprend pas . . .

L A P R I N C E S S E :

Mais il se donne ..

M E R D I N E .

Dame !

J'en pourrai donc avoir dans quelques jours . . .

(*) La force de la passion lui fait oublier sans doute
le sacrifice qu'elle venoit d'offrir.

 SCENE III.

LA PRINCESSE, MERDINE, L'ENFILE'
*en habit de Pierrot & d'un air très-sérieux por-
 tant une grande Perruque, & un Casque.*

L'ENFILE'.

M Adame ;
Pardon si j'interromps vos augustes secrets !
 Un esprit curieux ne me guida jamais.
 Monsieur Propet attend, il dit que, de la flame ;
 Qui pour vous nuit & jour, rissole sa pauvre ame ;
 Il voudroit en secret un moment vous parler.

LA PRINCESSE.

Qu'il vienne, l'Enfilé; vous pouvez l'appeller !
 (à Merdine.)

Et toi, va donc chercher l'objet de mes tendres-
 ses !

MERDINE.

Quoi, Madame, à son nés vous montreriez vos
 fesses ?

LA PRINCESSE.

Apporte-le, Merdine, & ne réplique pas.



SCENE IV.

LA PRINCESSE, LE PRINCE PROPET;
habillé de papier Joseph galonné de papier, sur lequel il y a eu des Biscuits ; le chapeau bordé de même, & orné de touffes de Goupillons, en guise de plumes ; le nœud d'épaules pareil ; il tient sa culotte d'une main, & fait toutes les grimaces d'un homme qui fait tous ses efforts pour arrêter & retenir les fonctions de la nature.

PROPET.

MAdame, en ce moment je fors d'un bon repas ;
 Quelques besoins pressans m'ont fait quitter la
 table ;

Et vous me paroissez toujours plus adorable :
*Belle sans ornement dans le simple appareil
 D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.*
 J'ai guetté pour vous voir le moment désirable ;
 Chacun me croit aux Lieux, prétexte favorable ;
 Je me suis retenu.... considérablement....

Et je viens à vos pieds avec empressement
 Mettre à profit le tems, trop charmante Princesse,
 (*fort vite.*)

Que je devois donner au besoin qui me presse.

LA PRINCESSE.

Je sens ce sacrifice , & je voudrois , Seigneur ,
 Estre dans ce moment maîtresse de mon cœur :
 Ma main à Mordaucul des longtems est promise ;
Ne croyez pas qu'ici mon ame se déguise ;
Je lui donnai mon cœur en la lui promettant ;
Et , plus que les sermens , ce don en est garant.
 Il eût été pour vous , si vous l'aviez sçu prendre :
 Mais , Seigneur , depuis peu vous avez dû l'ap-
 prendre ,
 On l'a tant répété : *l'amour a deux carquois* ,
 Dont il fait , de nos cœurs le destin à son choix :
 Dans l'un , des traits de paix forment d'heureuses
 chaînes ;
 Dans l'autre , ils sont amers & causent mille pei-
 nes :
 Vous avez , de ceux-ci ressenti la rigueur ;
 Mordaucul , des premiers éprouve la douceur :
 Oui , Prince , je l'adore , & *ne veux plus m'en*
taire ,
Puisqu'enfin je suis veuve , & n'ai peré ni mere.
 Le jour qu'il est parti de la Ville d'Angers ,
 Pour aller des combats affronter les dangers ,
 (Veillent les justes Dieux qu'il ne perde aucun
 membre !
 Ce cher Prince me fit présent d'un Pot de Cham-
 bre ,
 Je le reçus de lui comme un gage assuré

De l'amour le plus tendre & le plus épuré :
Il m'est trop précieux...

PROPET.

Ah, quittez ce langage !
Vous méritez, Princesse, un bien plus noble hom-
mage.

Ne puis-je vous offrir un plus riche présent ?
Le mien l'emportera sur ceux de votre Amant.
Au lieu du don mesquin d'un Pot ou d'une Chaise,
Je vous ferai bâtir de beaux Lieux à l'Anglaise,
Sculptés, marbrés, dorés & perfectionnés,
Avec leurs robinets bien conditionnés ;
Et le petit jet d'eau qui vous fera, Madame ;
Plaisir en vérité jusques au fond de l'ame.

LA PRINCESSE.

Non, Seigneur, au plaisir vous m'excitez en vain ;
Rien ne peut me toucher ; perdez-en le dessein.
Des présens si flatteurs ne sçauroient me séduire ;
A mon cher Pot de Chambre, envain vous voulez
nuire :

Du plus fidèle Amant, il me prouve la foi ;
Apprenez que ce pot est l'*Univers pour moi* ;
Pour lui, pour conserver l'éclat qui l'environne,
Je sacrifierois tout ; repos, gloire, couronne ;
Je l'aimerai toujours ... Un songe plein d'horreur,
M'effrayant cette nuit, j'ai crû voir ... Mais, Sei-
gneur,
Je commence à sentir que mon amour vous blesse,

Vous souffrez à regret l'aveu de ma tendresse ;
 Oui , je le sens , ce Pot doit vous être odieux ;
 Retirez-vous , Seigneur , on l'apporte à vos yeux.

SCENE V.

LA PRINCESSE , PROPET , MERDINE
*paroît dans l'enfoncement du Théâtre , tenant
 le Pot de Chambre sur une Soucoupe.*

PROPET.

AH, c'est trop me parler d'un feu que je déteste !
 A mon heureux Rival , mon bras fera funeste :
 Je périrai du moins en Amant glorieux ;
Tenter est des Mortels , réussir est des Dieux :
 Mais je réussirai ; l'œil de la jalousie
 Eclairera sans doute au gré de mon envie ;
Le doigt de la vengeance armé pour le punir :
L'éclair brille ; tremblez ; la foudre va partir.
 Depuis une heure au moins je me retiens , m'ar-
 rête ;
 La contrainte , Madame , a grossi la tempête ;
 Je me livre en fureur à mes transports jaloux ;
 Vous allez à l'instant sentir tout mon courroux.
 Rien ne peut vous sauver , & ce Pot qui m'outrage
 Servira le premier d'instrument à ma rage :

Je prétends m'en servir . . .

Il veut saisir le Poë.

LA PRINCESSE.

Arrête, malheureux !

Hola, Gardes à moi ? Qu'on l'ôte de mes yeux !

S C E N E V I.

LA PRINCESSE, PROPET, MERDINE,
L'ENFILE, CHIANLIT & LES GARDES,
qui demeurent interdits.

CHIANLIT.

Qui, Madame ? . . .

LA PRINCESSE, *aux Gardes :*

D'où vient cette surprise extrême ?

(Montrant Propet.)

Obéissez, Poltrons . . . oui, Propet, oui, lui-même ;

Qu'enfermé dans les Lieux, on ne le quitte pas ;

(à Chianlit.)

Garde-le sur ta tête, & tu m'en répondras !

PROPET.

Chianlit, pour m'approcher, avez-vous de l'eau-
rose ?

CHIANLIT.

Seigneur, je n'en ai point . . .

PROPET,

PROPET, *ôtant la main dont il tenoit sa culotte, lâche tout dans ses chausses & par terre, & s'en va en disant gravement :*

Sens-moi donc, si tu l'ose !

Chianlit & les Gardes s'enfuyent en se bouchant le nés.

LA PRINCESSE, *à Propet.*

Mordaucul punira tes mal-propres forfaits !

à l'Enfilé.

L'Enfilé, courez rôt balayer mon Palais !

SCENE VII.

LA PRINCESSE, MERDINE ;

LA PRINCESSE :

TOi, donne-moi le Pot ! Est-ce bien lui, Merdine ?

N'en aurois-tu pas pris quelqu'autre à la Cuisine ?

MERDINE.

C'est lui-même ; Madame, il vient d'être vuide.

LA PRINCESSE.

Je le trouve fumant, tremblant, intimidé ;

Il semble comme moi ressentir son outrage ;

La pâleur est encor peinte sur son visage.

Rassure tes esprits, cher objet de mes vœux !

Propet dût-il armer les Enfers & les Cieux ;

C

*Cottât-il tout le sang qu'Helene a fait répandre ;
Dùssai-je , après dix ans , voir mon Bidet en cen-
dre ;*

*Je ne balance point , je vole à ton secours ;
Je défendrai ta gloire aux dépens de mes jours !
Il ne me répond rien... Il frémit ; il soupire ;
Ciel, quel affreux soupçon... Je tremble de le
dire ;*

Merdine, par quelqu'un n'est-il point profané ?

M E R D I N E.

*Personne jusqu'ici n'y a fourré le né,
Vous êtes aujourd'hui d'une humeur bien étrange !
Craignez-vous qu'on l'emporte, ou bien que l'on
le mange ?*

LA PRINCESSE.

*Non, rien dans l'Univers n'est plus cher à mes
yeux ;
Quand je suis sur mon Pot, je me crois dans les
Cieux.*

*Ah, lorsque gémissant d'un besoin véritable,
J'ai pu faire à mon aise un Grand-tour délectable,
Dans ces tendres instans, j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé !
Oui, si le Ciel un jour doit me réduire en poudre,
C'est sur mon Pot au moins que j'attendrai la fou-
dre !*

*Elle se met dessus, on entend un grand bruit, un
cliquetis d'épées, de fourches & des peles &c.*

De quel tapage affreux , de quels horribles cris ;
Retentissent soudain ces augustes lambris ?
*Quel noir pressentiment... Ah , tout mon sang se
glace !*

SCENE VIII.

LA PRINCESSE , MERDINE , L'ENFILE.

LA PRINCESSE , *poursuivant.*

L'Enfilé , quelle peur désarme ton audace ?
Où cours-tu ? N'as-tu plus de cœur pour me van-
ger ?

L'ENFILE.

*Ah , je tremble du crime ainsi que du danger.
Faites graces , Madame , à ma frayeur mortelle ;
Un mal-propre , un vilain , un infâme , un re-
belle ,
Propet vient d'ameuter des Gadouards odieux ;
En tumulte à grands cris ils marchent vers ces
lieux ;
Rien ne peut , du Palais leur fermer le passage ;
Vos Gardes renversés vous livrent à leur rage ;
Ils veulent , pour vanger leur Maître méprisé ,
Qu'en morceaux bien menüs votre Pot soit brisé.*

LA PRINCESSE.

Quel horrible attentat ! Allons punir le crime !

C ij

Dieux, qui me trahissez, livrez-moi la victime ;
 Sur qui doit retomber l'éclat de mon courroux ;
 Que la foudre me vange, ou conduisez mes coups !

(Le bruit redouble.)

Courons mais, ç'en est fait, on enfonce les
 portes ;

Du scélérat Propet, j'apperçois les cohortes !

L'ENFILE'.

Quel destin est le vôtre, Amans infortunés !
 En vain aux plus beaux feux vous vous abandonnez ;

Des Jaloux pour vous perdre, à des Faquins s'unissent ;

Jamais à vos ardeurs, tous les cœurs n'applaudissent.

MERDINE.

Maxime bien placée ! alors qu'il faut agir,
 Est-ce donc, en grands mots, le tems de réfléchir ?

L'ENFILE'.

Du Tragique aujourd'hui, c'est là la rocambole ;
 Les Sentences toujours rendent brillant un rolle.

(Le bruit redouble encore plus fort.)

LA PRINCESSE.

Tout est perdu, Merdine ; où fuir, où nous cacher ?
 Cher Pot, à l'ennemi, qui pourra t'arracher ?

MERDINE crache dans ses mains, & les frottant.

Je m'en vais le torcher : allez, laissez-moi faire.
 à l'Enfilé.

Toi, fais venir le Guet avec le Commissaire !

LA PRINCESSE.

Il n'est plus tems : le traître approche ; oui, c'est lui !
L'innocence , grands Dieux , n'a-t elle plus d'appui ?
(*prenant son Pot.*)

Digne objet de mes pleurs , viens que ma Garde-
robe

A son courroux encore un moment te dérobe !

*Elle s'en va dans une Garde-robe ; elle ferme
la porte ; Merdine se met devant pour la
cacher.*

SCENE IX.

MERDINE ; PROPET avec ses guer-
riers qui sont des Gadouarts armés de Péles , &c.

PROPET.

F *Rappez , frappez , Amis , ne vous laissez jamais ;
Et brisez sans quartier tous les Pots du Palais !
Du bruit de ma vengeance effrayez tout le monde ;
Qu'au fracas de ces Pots , partout l'écho réponde !
Et nous , cherchons l'objet de mon ressentiment.*

MERDINE à part.

Ils cassent tous les Pots , où pîsser à présent ?

PROPET *souillant par-tout.*

Dieux , ne permettez pas qu'il échape à ma rage !
Echellons , s'il le faut , au quatrième étage.

C iij

Perçons, de ce Palais le plus sombre réduit . . .
De ce côté je crois entendre quelque bruit.

(Il apperçoit Merdine.)

Du Dieu que je poursuis, c'est la digne Prêtresse . . .
Où pourrai-je trouver le Pot de la Princesse ?
Parle.

M E R D I N E *avec fierté.*

Qui, moi ! je laisse aux cœurs lâches & bas
La noire trahison & les assassinats.

P R O P E T.

Jamais dans des vaincus a-t-on vû tant d'audace !
Insolente, mon bras . . .

Il menace Merdine d'un soufflet.

M E R D I N E *mettant ses poings sur les rognons.*

Je ris de ta menace ;

Tu n'es qu'un fanfaron ; je me moque de toi.

P R O P E T *bien fierement.*

Suivante, oubliez-vous que vous parlez à moi ?

M E R D I N E.

A vous soit, beau muzeau, pour qu'il me fasse taire.

P R O P E T *voulant la saisir.*

Ah, je t'arracherai ta langue de vipere !

Merdine s'écapant, Propet découvre la porte.

M E R D I N E.

Zeste, vous prendrez mal à vous mettre en cour-
roux.

Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet hideux, qui . . .

PROPET *apercevant la porte.*

Quelle est cette porte?

*Il regarde à travers le trou de la serrure malgré
Merdine.*

La Princesse! le Pot!

MERDINE *en fuyant.*

Que le Diable t'emporte!

PROPET.

*Grace aux Dieux, mon bonheur passe tout mon es-
poir.*

Il enfonce la porte à coups de pied.

Encor un coup de pied, tout est en mon pouvoir!

*La porte tombe, la Princesse sort tenant le Pot
de Chambre d'une main, Propet se recule.*

SCENE X.

LA PRINCESSE, PROPET, *La Suite de Propet.*

LA PRINCESSE, *le menaçant avec le Pot.*

Ose-tu t'en flatter? Va, je te brave, avance!

(Propet veut avancer.)

O Pot, en périssant, fers ma juste vengeance!

Va, brise-toi du moins sur son crâne insolent

Comme la foudre écrase un cedre du Liban.

(Elle tue Propet en lui cassant le Pot sur la tête.)

C iij

PROPET mourant.

Ah, qu'il put . . . mais ma mort entraîne le perfide,
 Je ne me plaindrois pas s'il avoit été vuide.
Quel supplice effroyable . . . il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.
 Ah, du moins, en mourant, j'ai la douceur extrême
 De vous voir encor plus à plaindre que moi-même !
(Il meurt , on l'emporte , & sa suite s'en va en
pleurant.)

SCENE XI.

LA PRINCESSE, seule.

J'Ai vengé par ta mort, & mon Pot, & mes feux ;
 Mais me rend-elle, hélas, un don si précieux ?
 Justes Dieux, falloit-il que pour punir le crime,
 Aujourd'hui la vertu fût livrée en victime !
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau ;
 De mes biens à jamais j'ai perdu le plus beau.
Mais quelle affreuse nuit tout à coup m'environne !
Quelle horreur me saisit ! d'où vient que je frissonne ?
Grace au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux en-
fers !
 J'y veux aller chercher le bonheur que je perds.
 Descendons . . . *Quoi, Propet, je te rencontre*
encore ?
Trouverai-je par-tout un puant que j'abhorre ?

Tu n'auras pas l'honneur de me faire trembler,
Ce Pot *toûjours vainqueur suffit pour t'accabler.*

SCENE XII.

LA PRINCESSE, MERDINE.

MERDINE, *en sautant.*

SUSpendez la douleur où votre ame est en proie ;
Le Canon, les Tambours & la publique joie
Annoncent le retour du Prince Mordaucul ;
J'ai couru, j'ai volé, Madame, je l'ai vu :
Il brule de vous voir ; une importante affaire
Qu'il ne peut différer & que lui seul peut faire,
Le retient ... Il m'a dit de venir annoncer
Qu'il s'est, sur le Balcon, arrêté pour piffer.

LA PRINCESSE.

à Merdine.

(à part.)

Cache bien ces débris ! Grands Dieux, je suis
perdue !

*Ah, quel moment prend-il pour paroître à ma
vue ?*

*(Merdine pousse avec le pied les débris du Pot
dans un coin du Théâtre.)*

MERDINE.

Paix, je l'entends cracher ; il entre dans ces lieux,

LA PRINCESSE:

Ciel, comment, sans mon Pot, me montrer à ses
yeux ?

(On entend un grand bruit de Timbales & de
Trompettes)

SCENE XIII.

LA PRINCESSE, LE PRINCE MORDAUCUL,
Merdine, Suite du Prince, Suite de la
Princesse. *Mordaucul est vêtu d'un habit de
Crispin, avec un Tonnelet de Guerrier à la
Romaine, un Casque, l'Epée & les Gantelets
de Crispin, & aux jambes une paire de Bottes
fortes, sur lesquelles on a attaché des Brodequins.*

MORDAUCUL.

M Adame, il fut un tems, où, dans votre
Anti-Chambre,

On pouvoit aisément trouver un Pot de Cham-
bre:

Mon absence a détruit le bon ordre en ces lieux....

Que vois-je! Mon aspect embarrasse vos yeux!

Je vous vois interdite, éplorée éperduë,

Muette à mes soupirs, & détourner la vuë...

D'où vient ce triste accueil? Parlez, expliquez-
vous?

LA PRINCESSE.

Calmez-vous un moment, Seigneur, point de courroux.

MORDAUCUL.

Quoi, lorsque de pisser on a pressante envie,
 En peut-on, croyez-vous, différer la partie!
 Non, non, quand la nature a formé ce besoin,
 C'est mourir que d'oser en retarder le soin.
 Je rougis, revenant vainqueur de vingt batail-
 les,
 De pisser dans la cour, ou contre les murailles;
 Et de laisser couler dans de sales ruisseaux
 Les flots harmonieux de mes puissantes eaux.
 Madame, c'est avoir peu de soin de ma gloire:
 Qu'auroit-ce donc été si j'avois eu la foire!

LA PRINCESSE.

Mon cœur n'a point de part à l'erreur de mes Gens;
 Calmez, Seigneur, calmez le trouble de vos sens;
Rappelez bien plutôt toute votre constance!
 Des maux... à les conter... je tremble... je ba-
 lance..
 Ce Pot si précieux... O regrets superflus..
 Ce Pot....

MORDAUCUL.

Eh bien.... Madame...

LA PRINCESSE.

Ah Seigneur.... Il n'est plus.

MORDAUCUL.

Il n'est plus , dites-vous . . . quelle main assassine
A pû trancher des jours . . .

LA PRINCESSE.

La main de Foirantine!

MORDAUCUL.

Qui , toi , tu me trahis ? l'ai-je bien entendu ?

LA PRINCESSE.

*Je ne te trahis point : j'ai fait ce que j'ai dû ;
J'ai vangé son outrage : un rival téméraire
Propet , sur lui portoit une main sanguinaire ;
J'ai vendu cher sa vie à ce Monstre fatal ;
Le coup dont il périt immole ton rival.*

MORDAUCUL.

Jusqu'au dernier soupir tu devois le défendre.

LA PRINCESSE.

Sa perte.

MORDAUCUL.

Ta mort seule auroit dû me l'apprendre.

MERDINE.

*Les Pots de Chambre ici sont-ils si précieux ,
Qu'on n'en puisse casser sans offenser les Dieux !*

MORDAUCUL , à Merdine , montrant la Prin-
cesse.

*Si tu sçavois le crime & le sort qui m'accable ,
Tu frémirois d'horreur de la voir si coupable.
Puisque j'ai tout perdu , que je n'ai plus d'espoir ,
La vie est un opprobre & la mort un devoir.*

(Il veut se tuer , la Princesse l'arrête.)

Tu m'arrêtes ! sçais-tu qu'un Oracle barbare
Dicté par le Destin pour jamais nous sépare ?

LA PRINCESSE.

Ah ! que m'annoncez vous . . .

MORDAUCUL.

Connoissez mon malheur :

Le Ciel au fort d'un Pot attacha ma valeur ;
Il faut que ce secret sorte enfin de ma bouche.
Pissantine ma mere en relevant de couche ,
Sur la Fée Etronasse appuyant son espoir ,
Courut en ma faveur implorer son pouvoir.
La Fée avec bonté la reçoit & l'embrasse ;
Et sans perdre de tems , avec elle la place
Sur un superbe Char traîné par un Cochon ,
Qu'elle a l'art de conduire avec un goupillon.
Phabus étoit à peine au milieu de sa course ?
Ses chevaux bien peignés & leurs cheveux en bourse
Ne courroient ni si bien , ni si rapidement
Que le grognant Coursier de ce Char tout bril-
lant ;

Si bien qu'ayant la foire , elle sçut braves nettes ;
Arriver au Palais , où mettant ses lunettes ,
Elle ouvre sans délai le livre des Destins ,
Et cherche en nazonant l'article des Pantins.
Au bonheur de mes jours elle trouve un obstacle ;
Elle touffe , elle pette , & rend ce triste Oracle.
» Mordaucul avec soin doit éviter l'amour ;

„ Ses feux sont menacés d'un funeste retour ;
 „ Par malice aujourd'hui la Fée Ambrosiëtte ;
 „ De ce Prince naissant a noué l'éguillette.
 „ Ainsi le mal se mêle aux biens les plus parfaits !
 „ Si pour se nuire entre eux les Scélérats sont
 „ faits ;
 „ Sans crainte on peut de nous dire la même
 „ chose ;
 „ Car toujours une Fée à quelqu'autre s'oppose.
 „ Un Pot de Chambre seul pourra changer le
 sort ,
 „ Si le Prince le peut garantir de la mort.
Juste Ciel , quel Arrêt ! A ces mots Etronassé
 Effrayant l'Univers d'une horrible grimace ,
Le poil tout hérissé regardant son Cochon ,
 Lui donne sur le Grouin un coup de goupillon.
 Que d'une Fée , ô Ciel , le pouvoir est étrange !
 L'Animal sur le champ en un beau Pot se change ;
 L'Univers étonné l'admire en frémissant :
 L'immortelle s'éclipse & le laisse en fuyant.
 Ma mere s'en empare & sa tendresse extrême
 Le lui faisoit chérir à l'égal de moi-même ;
 Mais voyant , de ses jours s'approcher le déclin ;
 Elle me le remit & m'apprit mon destin.
 Je crus le confiant aux soins de ce que j'aime ,
 Qu'il braverait du sort l'inclémence suprême ;
 C'est ta main cependant qui m'en prive à jamais !
 De sa perte déjà je ressens les effets ;
 Je sens évanouir tout ce qui m'intéresse...
 A peine suis-je encor ; ah , cruelle Princesse !
 Ce que j'ai de plus cher dispaçoit...
 LA PRINCESSE.

Ah , Seigneur !

Non , je ne puis survivre à ce dernier malheur.
 Je vais, pour vous vanger, m'en punir la première,
 En me précipitant au fond de la Riviere.



MÉRIDINE *la retient.*

*Fort bien, c'est un secours où je ne songeois pas.
 Noyez-vous ... beau secret pour sortir d'embarras
 Rare & sublime effort de fermeté ... J'enrage,
 Lorsque j'entens tenir un discours si peu sage.
 Poule mouillée... Or sus... une Invocation
 Doit mener à bon port cette grande Action!
 Souvent à l'Opéra, l'on voit, sans qu'on l'appelle,
 L'Amour quitter des Cieux la demeure si belle,
 Pour finir les tourmens de deux cœurs malheureux,
 Dont le destin, sans lui, seroit des plus affreux.
 Implorez-le; il viendra: c'est le meilleur remède...*

On entend une symphonie douce de flutes & musettes, la Princesse & Mordaucul paroissent surpris.

*Ai-je raison... Tenez, ce Dieu court à votre aide!
 Vous me traitez de bête, & cependant je voi
 Que vous avez tous deux bien moins d'esprit que
 moi.*

SCÈNE XIV.

*Les Acteurs précédens. L'AMOUR & sa suite.
 L'AMOUR arrive dans une brouette poussée par
 une Troupe de petits Amours, de jeux, &c.*

F*oirantine, calmez ces injustes allarmes;
 Vos yeux ne sont pas faits pour répandre des larmes;
 Ginnes, & Farfadets, Fée, & Démons & Dieux,
 Tout cède à mon pouvoir sur Terre & dans les
 Cieux,*

Tendres cœurs, j'ai pitié d'une flamme si pure ;
(L'amour lui donne un Pot de porcelaine dorée.)
 Mordaucul prends ce Pot, & reprends ta figure,
(aux morceaux du Pot cassé.)
 Et vous, disparaissez, débris infortunés,
 Pour occuper les Cieux qui vous sont destinés !
(L'Amour s'envole, & une troupe de Plaisirs & d'Amours emportent les morceaux du Pot cassé.)

SCENE DERNIERE.

MORDAUCUL, FOIRANTINE, MERDINE.

MORDAUCUL.

DEja divin amour, je ressens ta puissance ;
 Quel changement subit, quelle douce existence !
*Ah, je sens tout le prix du plus grand des bien-
 faits !*

LA PRINCESSE.

Pourrons-nous, envers lui, nous acquitter jamais !

MORDAUCUL.

Tout ce qu'il veut de nous, notre plus digne hom-
 mage

Sera de nous *aimer, s'il se peut ; davantage.*

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur ! avant tout, pour rendre grace aux
 Dieux,
 Remplissons à l'envi ce Pot miraculeux !

F I N.

153919

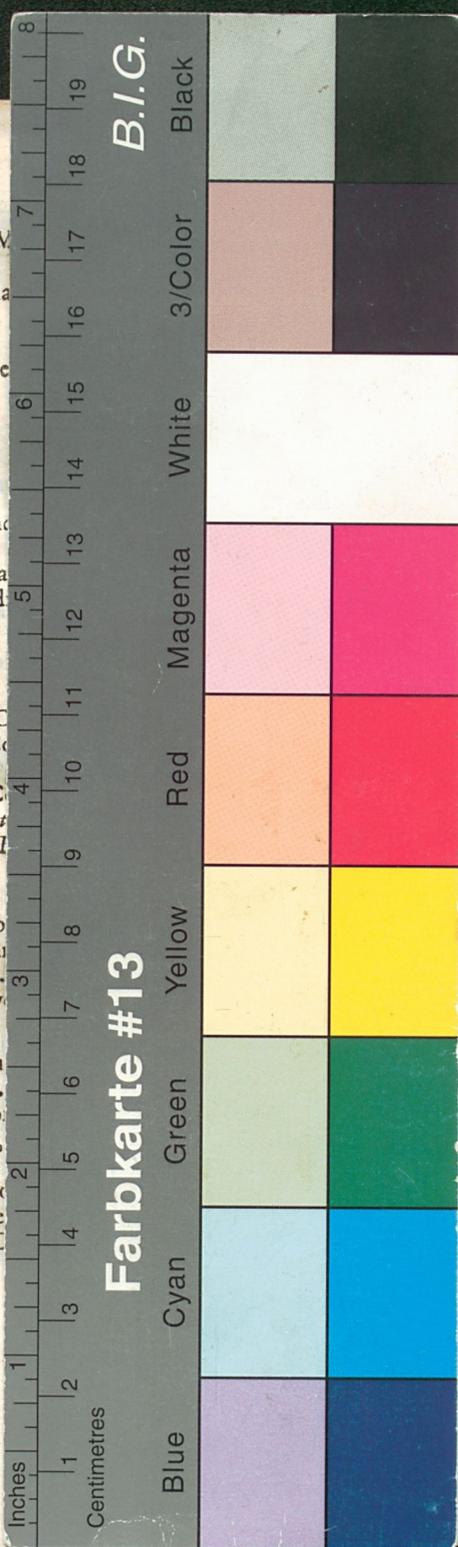
AB 153 919

S

DL 2702^h

X 25 83720





4

L E
POT DE CHAMBRE

CASSÉ,
TRAGÉDIE POUR RIRE,

OU
COMÉDIE POUR PLEURER,
DEDIÉE

À UN HABITANT DE L'AUTRE MONDE,

*Avec un Discours préliminaire sur l'excellence des
nouvelles Découvertes en Poësie.*

Représentée pour la première fois à RIDICULO-
MANIE, Capitale du grand Royaume de
BAVARDISE, à l'occasion du Mariage du Génie
POMPON & de la Fée CLINQUANTINE, le
12 de la Lune du Verseau, remise au Théâtre
le 17 de la Lune de l'Ecrévisse, l'an 30, depuis
le renouvellement de l'Ortographe.

Par ENLUMINE DE METAPHORINVILLE, Grand
Colifichetier de la Fée BRILLANTE.



À RIDICULOMANIE,
Chez Georges l'Admirateur, rue de la Raison
perdue, à l'Enseigne de l'Antithèse.

Avec Approbation & Privilège du bon goût.